



## PRESSE ÉCRITE

**Le Soir, 5 novembre 2012, « Voyage dans un souvenir de Belgique » par Jean-Marie Wynants**

Membre de l'agence Vu, Frédéric Lecloux a notamment publié *L'Usure du Monde*, hommage à l'écrivain suisse Nicolas Bouvier et *Le simulacre du Printemps*, à partir de 24 images prises dans l'appartement de sa grand-mère à Schaerbeek en 2005. C'est à la suite de ces deux ouvrages qu'il a décidé, avec ses éditeurs, de consacrer un livre à la Belgique. Sitôt la décision prise, il trouve le titre de l'ouvrage en rentrant chez lui à Nyons, dans le Sud de la France.

Et il se met au travail. « *Les premières images de ce travail ont été prises en novembre 2008, explique-t-il. Cela faisait 7 ans que j'avais quitté le pays. Je sais y avoir laissé beaucoup d'interrogations en suspens. Notamment cette question de savoir si le pays existe encore.* »

*La première photo du livre montre un empilement de macadam détruit. Pourquoi celle-là ?*

C'est important pour moi de mettre d'emblée la conversation avec le lecteur sur le terrain de la déconstruction de quelque chose qui avait été patiemment construit, même sur des bases illusoire, ou non. Je ne sais pas si la Belgique existe ou a existé. J'ai bien une idée personnelle, mais ce n'est pas mon travail d'artiste de l'imposer. Ce que je sais, c'est que j'ai passé les 28 premières années de ma vie dans un endroit que des cons s'emploient à défaire à coup de haine. En démarrant comme ça, je dis

au lecteur : prépare-toi si tu le souhaites à voyager dans un endroit que quelqu'un ne veut plus voir exister, et à réfléchir à cette question de savoir pourquoi des « gens de pouvoir » travaillent ce qu'il y a de plus vil en chacun d'entre nous pour nous amener de notre plein gré à les aider à détruire l'endroit où nous avons grandi. Mais je le prépare aussi à une plongée dans l'enfance qui est par définition ce que la vie, tous les jours un peu plus, détruit en nous.

*La dernière photo montre un personnage qui tente de traverser un mur de brique. Est-ce une image de la Belgique ou de votre tentative de vous détacher de ce pays où tout le monde a une brique dans le ventre ?*

Les deux, bien sûr. Quelque part dans le texte du livre, je dis : « étranger de naissance au nord et au sud, étranger au milieu par ma fuite, étranger total... » Cette image est le symbole de ma fuite, plutôt que de mon détachement. Je ne serai jamais « détaché » de la Belgique. Tout ce qui lui arrive de bien me réjouit et de mal me détériore. Même à 930 kilomètres. Je suis bien conscient qu'en fuyant, j'ai fui la bêtise des intérêts égoïstes à l'oeuvre aujourd'hui, tout autant que mille choses que j'aime dans mon pays et qui me seront à jamais inaccessibles à cause de cette fuite. Mais cette image est là aussi pour que le lecteur qui se sent couillonné par les forces à l'oeuvre puisse se dire : ma Belgique, il faut peut-être que j'aille la vivre de l'autre côté du mur de briques de la prudence. Certes les Belges sont rassurés d'avoir une jolie maison de briques, moi le premier même si elle est en pierre, mais peut-être que l'avenir de la Belgique est à créer au-delà de cette prudence, celle du cocon, du foyer, de la maison... Je n'en sais rien. Cette image peut en tout cas y faire réfléchir.

*Il y a de nombreuses images de fêtes (carnavals, etc.). Sont-elles particulièrement représentatives de notre pays ?*

Oui pour moi c'est un trait distinctif de la Belgique en particulier mais peut-être du Nord en général. Cette idée de la fête presque un peu tzigane, où tout est exagéré, la joie comme la mélancolie, et qui me ramène encore une fois à l'enfance, mais aussi aux mois passés en Yougoslavie à rechercher l'âme de Nicolas Bouvier, et où tout se termine au violon et à la Slivovic. J'ai trouvé entre la Belgique et la Yougoslavie une tendresse commune qui, de mon petit point de vue d'exilé, est complètement soit absente soit cachée dans le sud de la France. Je veux dire au sud de Charleville. J'ai été heureux de retrouver la fête et le lendemain de la fête belges. On a le sentiment que la plupart des images n'auraient pas pu être prises ailleurs qu'en Belgique.

*Finalement, ce travail ne montre-t-il pas qu'elle existe malgré tout ?*

C'est un compliment. Je crois en effet que si un certain politicien veut détruire quelque chose, c'est que ce quelque chose existe... Mais comme le dit Céline, la haine ne s'embarrasse pas de tout cela. Elle trouve toute seule ses mobiles. C'est vrai que notre pays n'est pas né pour vivre ensemble, mais pour se débarrasser des Hollandais. C'est vrai que nous avons tous dû depuis 180 ans vivre avec cette idée d'être né dans un pays qui n'existe que par défaut, par opportunisme. C'est vrai qu'il est en train de mourir parce qu'avec de plus en plus de conviction et de régularité des cons décident de nous dresser les uns contre les autres. Et pourtant nous en avons fait quelque chose de pas mal à bien des égards. Mon inquiétude, comme je le dis dans mon texte, est que finalement la Belgique n'ait inventé que Bruxelles, et que la Flandre et la Wallonie n'aient jamais vraiment eu plus que des relations touristiques. Mais c'est peut-être pessimiste.

*Les présents, les absents.*

Quelques rares portraits d'hommes et de femmes viennent se glisser dans ce vaste portrait de la Belgique. Hormis leur nom, nous ne savons rien de ces personnes dont le photographe nous explique la présence. « Elles sont là parce qu'elles ont bien voulu m'accompagner dans la brume, et qu'à un moment de nos promenades, elles ont occupé le cosmos en face de moi d'une façon qui m'a bouleversé. Cette question des personnes présentes dans ce livre est essentielle. Car elle engendre l'autre, plus

douloureuse, de celles qui n'y sont pas. J'ai photographié mon père à la dernière minute, le 21 juillet au soir, par chance, parce qu'il m'a montré tout ce que j'aime en lui en une seconde de pause. Mais ma mère n'y est pas. Elle me montre tous les jours ce que j'aime en elle. Mais je ne sais pas encore comment le photographier. Il faudra un jour que je photographie ma mère. »

« Ma grand-mère y est vivante, ajoute l'artiste, mais trois jours avant l'impression du livre, je l'ai photographiée sur son lit de mort. L'image n'y est pas. Il est évident pour moi que la suite de mon travail en Belgique commence avec cette image, même si je ne la publie pas, c'est un point de départ. Et puis il y a toutes celles et ceux qui ont dit non, ou qui ont dit un oui dont le temps a montré que c'était un non, ou qui n'ont pas répondu, ou qui ont dit oui et dont j'ai raté la photographie : une autre vérité de ce livre est que j'avais commencé ce travail pour me guérir de leur absence, de leur mépris, de leur indifférence, peut-être même de leur amour qui n'a jamais dit son nom, de tout cela que je crois et qui est peut-être complètement faux... une autre vérité de ce livre est qu'ayant été incapable d'y mettre tous ces fantômes, un autre livre reste sans doute à faire. » J.-M.W.

***Images Magazine*, janvier 2013, par Bastien Manach**

« Il y a une série de gars à mon avis qui jouent à ne pas être Belges », disait Jacques Brel. Frédéric Lecloux n'a pas envie de jouer. Il a quitté la Belgique il y a plus de dix ans pour venir vivre en France et cherche à expliquer sa mélancolie. Avec des photographies. Une manière d'interroger le sens du mot expatriation. Un façon de justifier son exil, en vérifiant ses doutes : est-ce que la Belgique existe encore ? Poreuse, morcelée, en pleine crise politique, a-t-elle seulement un avenir ? Dans l'affirmative, sur quoi construire la suite ? L'auteur voudrait trouver une « belgitude » qui sent autre chose que la bière et les frites. Avec conviction ? Lecloux n'en est pas à ses premiers essais de photographie thérapeutique. S'il fait preuve d'une grande justesse plastique, les textes qui appuient les images, eux, sèment le doute. Ils ont le goût, un peu amer, du prétexte. Comme si le photographe-écrivain avait déjà la plupart de ses réponses.